

La Catrine et son parapliodze

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 50

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rait l'autorisation de se rendre à St-Quentin. Au moment où il sortirait du fort, le prince, déguisé en ouvrier, sortirait avec lui.

Moyennant un marché conclu avec le Dr Conneau, l'ouvrier Badinguet céda son costume de travail ; et le 26 mai 1846, le prince coupa ses moustaches, prit un poignard, passa une blouse et un gros pantalon sur ses vêtements ordinaires ; un vieux tablier de toile bleue, une perruque noire à cheveux longs, une casquette complétèrent son déguisement. Il chaussa des sabots, ne craignit pas de mettre à ses lèvres le brûle-gueule de Badinguet et, l'épaule chargée d'une planche, derrière laquelle il cachait son visage, il se dirigea vers la porte. Pendant ce temps, le Dr Conneau détournait l'attention des ouvriers en leur faisant prendre le coup du matin.

Grâce à son déguisement, le prince passa sans éveiller les soupçons des soldats, et trouva aux abords de la forteresse, un cabriolet qui le conduisit, en brûlant le pavé, jusqu'à St-Quentin. De là, il gagna Valenciennes, la Belgique et, deux jours après, l'Angleterre.

On sait que le surnom de *Badinguet* fut donné à Napoléon III, et que les classes populaires ne le désignaient presque jamais autrement. Lorsqu'il prit femme, madame fut nommée *Badinguette*.

Après le coup d'Etat, Jean-Michel Badinguet vint à Paris et reçut, sur la cassette de son obligé, une pension annuelle de 1200 fr. Seulement, comme son nom était trop lourd à porter, il le changea pour celui de M. Michel Radot. Vers la fin de la guerre de 1870, il s'était fixé à Châtenay.

La Catrine et son parapliodze.

Sami, lo quequelion, étai z'u fère on tor avoué la Catrine, sa fenna, ao ti fédérat dè Fribor. Après avâi vu l'ostand, lo pavillon dâi prix et totès lè baraquès dâi comédiens, la Catrine profità dè cein que Sami volliâvè bâirè quartetta dézo la cantina avoué dâi z'amis, po allâ vairè lè boutequès dè la vela, et po allâ vesità lè z'églisès que sont tant ballès. Le lâi allâ ; mâ quand le revagne djeindre se n'hommo que l'atteindâi à la trabilia dâi Grisons, iò y'avâi pou dè mondo, le s'apêcut que l'avâi perdu son parapliodze.

— Tè faut vito retraci iò t'as étâ, lâi fe se n'hommo po vairè se te ne lo retrâovè pas ; kâ n'est pas dâi risès dè paidrè dinsè on bio parapliodze dè 3 fr. 50.

La fenna sè repeinsâ que le l'avâi posâ dein on église tandi que le retroussivè son cotillon po preindrè onna centime dein sa catsetta dè dézo, que le volliâvè mettrè dein la crouselhie po lè pourro ; mâ le se rappelâvè pas dein la quinna. Et l'alla vairè dein lè trâi.

A la première iò le revâ, rein ! nion n'avâi vu son parapliodze.

A la séconda, rein non plie ; l'hussié n'avâi rein apêcu.

Enfin dein la troisiéma, quand le demandè se dinsè et dinsè on avâi pas trovâ on parapliodze, lo seniâo lâi dit què oi, et lo va queri po lo lâi montrâ

po vairè se l'étâi bin céque. L'étâi justameint cein, et la Catrine fut tota conteinta de l'avâi retrovâ.

— Eh bin ! ein vo bin remacheint ; millè iadzo, se fe la fenna à cé l'hommo. Vo z'êtes 'na brava dzein, bin dè plie honéto què voutrès camarado dâi z'autrès z'églisès iò y'é étâ tsertsi mon parapliodze, kâ lè bougro n'ont jamé volliu que sâi de de l'avâi trovâ.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

V

Frantz, les yeux démesurément ouverts, fit un mouvement en arrière et fixa le cadavre pendant une minute. Le corps demeura sans mouvement.

— Est-ce que j'aurais peur, pensa le vil scélérat ; je suis fou, en vérité !

Se rapprochant de M^{me} de Verchesne, il fit tourner de nouveau son stylet autour du doigt déjà entamé ; cette fois, il n'en pouvait douter, le cadavre remuait ; ses lèvres s'entr'ouvrirent ; un soupir, parfaitement distinct, sortit de sa poitrine : Où suis-je, balbutia la pauvre enseignante ?

Frantz, tout ému, tremblant, affolé, fut d'un bond en dehors du caveau.

— Viens, fuyons, dit-il à Wilfrid en l'entraînant jusqu'au mur : promptement, il n'est que temps.

— Pourquoi cette fuite précipitée ?...

— Viens donc, te dis-je.

Les deux bandits furent aussitôt de l'autre côté du cimetière.

— Est-ce fait, demanda Zéphora en les apercevant ?

— Tu sauras cela tout à l'heure, répartit Frantz ; vite, au pas de course jusqu'à la voiture et silence complet jusqu'à ce que j'en ordonne autrement.

En moins de temps que je ne mets à le raconter, le camp des bohémiens se trouvait réuni.

— Es-tu prêt, Boëtzen, demanda Frantz, en s'adressant à l'individu qui se tenait à la tête du cheval attelé ?

— Tout est terminé, répondit le bohémien.

— Nous pouvons partir ?

— Quand il te plaira.

— Alors, en route, et bon train.

La voiture s'ébranla ; le cheval tira fortement sur les brancards ; un instant après, il ne restait plus de bohémiens à Neufchâteau.

Retournons au cimetière.

Frantz ne s'était pas trompé : M^{me} de Verchesne vivait ; la pauvre jeune femme, comme tant d'autres, hélas ! après cinquante heures de léthargie, revenait à l'existence, M^{me} de Verchesne avait été enterrée vivante.

Était-ce la sensation éprouvée par la lame de l'acier pénétrant dans les chairs de la main, était-ce le réveil naturel, la crise touchant à son terme ? Nul ne pourrait le dire.

En reprenant ses sens, Adrienne fut un instant sans avoir le sentiment réel des choses, elle s'éveillait comme d'un long sommeil, fatiguée, endolorie, mais n'ayant aucunement conscience des événements qui s'étaient succédé depuis deux jours.

Ouvrant les yeux, la nuit profonde qui l'entourait l'effraya ; elle essaya de faire un mouvement, mais elle se sentit serrée comme dans un étai ; écartant les bras, ses mains rencontrèrent un mur de briques humides : — Où suis-je donc, répéta-t-elle ?...

Ses yeux bien ouverts cette fois aperçurent quelques étoiles au firmament.

— Oh ! mais, s'écria-t-elle épouvantée, je suis parmi les morts... On m'a couchée dans cette tombe... vivante... A moi !... au secours !...